

LA NUIT DU HENNÉ



HAMID GRINE

UP
blisher

EXTRAIT

La Nuit du henné

Hamid Grine

UPblisher.com



Chapitre 1

Maâmar Hbak est un homme heureux. Plus heureux que lui, il n'y a qu'un célibataire.

Célibataire, il ne l'est plus depuis moins de vingt-quatre heures. Il vient de convoler en justes noces avec la femme qu'il aime. Et qui l'aime. Ils s'aiment sans histoire. Ils ont bien parfois quelques petites scènes qui sont, les amoureux le savent bien, le sel de tout couple qui s'aime. Pour mieux s'aimer, n'est-ce pas, il faut, de temps en temps, se fâcher sans se quitter, se mâcher sans s'avaler, se griffer sans se déchirer.

Se donner l'illusion que tout peut s'arrêter d'un côté ou d'un autre, il n'y a rien de mieux pour souder un couple. C'est, du moins, l'opinion de Maâmar qui a appris de quelques vieux briscards que la meilleure façon de garder l'amour d'une femme est de lui donner l'impression qu'elle risque de le perdre chaque jour. « Et même de lui infliger, de temps en temps, une solide correction. Juste pour lui montrer qui porte le pantalon », lui ont-ils susurré l'air malin. L'un d'eux lui a même suggéré de ne cogner

que sur les parties charnues, plus précisément le postérieur, histoire d'empêcher l'épouse de s'asseoir pour reprendre son souffle entre les tâches ménagères. Maâmar n'a retenu que le premier conseil. Il a horreur de la violence. De sa vie, il n'a touché une femme sinon par des caresses.

Maria, son épouse, même avec une licence de sociologie où elle s'est gavée de Marx, se situe aux antipodes. Plus fleur bleue qu'elle, il n'y a que les héroïnes des films égyptiens et indiens. Pour elle, l'amour a besoin d'assurance et de confiance. Elle voit l'amour comme les eaux d'un lac : calmes et pures. Les vents les plus forts ne les feront que frissonner. Elle hait les personnages de films à l'eau de rose qui séduisent les femmes et les abandonnent à leur triste sort. Elle les hait tellement qu'ils lui donnent des cauchemars. Elle les prend en grippe comme s'ils étaient des êtres réels et non des comédiens. Elle ne peut tout simplement pas imaginer tant de méchanceté chez l'être humain. Les rapports hommes-femmes doivent être des rapports d'amour et rien d'autre. Pour elle, quand on s'engage en amour, c'est pour la vie. À ses yeux, son mari est un ange, un saint, enfin le meilleur des hommes, et l'homme du meilleur. Elle aurait pénétré ses pensées que ses cheveux se seraient dressés. Mais comment aurait-elle pu ? Maâmar est tout en masque. Mais le masqué joue si bien derrière le masque qu'il est arrivé à représenter l'idéal de l'autre. Avec elle, il met les habits du

romantique, capable de passer des nuits blanches par amour, de noircir dans la fièvre de la passion des dizaines de pages blanches en poèmes. En vérité, si on voit derrière le masque, on découvrira qu'il n'a pas dormi à cause de problèmes gastriques et que les fameux poèmes ont été puisés d'une anthologie de la poésie française. Il ne faut surtout pas imaginer que Maâmar est un mauvais bougre, il est plutôt bon garçon. Il est seulement perclus de complexes d'où les masques superposés qu'il met, d'où cette insaisissabilité qu'il dégage. La raison tient en un mot : il pense que tel qu'il est, sans masque et sans comédie, il ne vaut pas un clou, ni un radis.

Il ne s'aime pas dans cette peau de caméléon, de canard boiteux d'une famille qui l'a élevé dans les valeurs du respect, de la vérité, de l'honneur et de la piété. En même temps, il se dit que c'est sans doute à cause de son éducation corsetée qu'il est comme ça.

Comment faire pour n'avoir qu'une peau et pas dix, chacune selon les circonstances ? Il aurait bien aimé voir un psychanalyste, mais il n'en a trouvé aucun dans le privé dans cette Algérie encore socialiste qui considère la propriété privée comme du vol. Il s'est rabattu sur un psychologue qui officie dans un cabinet obscur de la rue Tanger. Après une séance où le psy l'a abreuvé de paroles du genre : « T'as tout pour être heureux, tu comprends ? Regarde-

moi : je suis moins beau que toi. Pourtant, je n'ai aucun complexe, aucune autre peau que la mienne. T'es pas mal physiquement, tu ne crèves pas de faim, tu as un diplôme d'études supérieures, un boulot convenable, tout pour complexer les autres, y compris moi, tu comprends ? ». Il a compris que le psy a besoin d'un psy. D'ailleurs, s'est-il dit, que pouvait-il attendre d'un psy dont l'unique pièce lui sert à la fois de cabinet et de chambre à coucher. Cette pensée lui parut bizarre : il ne voyait vraiment pas le lien entre l'une et l'autre, sachant très bien que ce n'est pas le luxe d'un cabinet qui fait le bon psy comme la belle villa ne fait pas d'un maquignon un intellectuel. Mais enfin, a-t-il pensé, s'il se mettait à analyser tout ce qu'il dit, il ne fera plus rien. Et même, il ne pensera plus rien. Il convint que le métier de psy lui aurait convenu à merveille. Son goût pour l'analyse et l'introspection aurait trouvé un beau terrain d'expression dans une population où le névrosé passe pour sain au milieu d'une foule de schizophrènes, schizoïdes et autres malades mentaux qui pullulent. Pourquoi alors a-t-il suivi les chemins escarpés de la philosophie pour se retrouver scribouillard dans une entreprise, la Société Nationale des Barrages (SNB), chargée de gérer la pénurie d'eau ? Il n'a jamais pu répondre à cette question même s'il pressentait que la gestion d'une eau introuvable lui offrait ce luxe rare de se rouler les pouces tout en étant payé. D'ailleurs, il a très vite appris à se rouler les

pouces avec une telle dextérité qu'il aurait trouvé sa place dans un cirque comme rouleur de pouces, tour plus attractif, en tous les cas, que celui de cadre à la SNB.

Mais revenons aux masques qu'il arbore. Ne pouvant changer, il a décidé de se limiter à deux ou trois masques. Celui du prince charmant à l'exquise politesse, prévenant et galant devant sa fiancée, les autres en fonction des circonstances. Et comme les circonstances le contraignent toujours, il n'arrête pas de jouer à l'homme masqué.

Au début, il a cru bêtement qu'il était le seul homme au monde à jouer cette comédie sociale. Il s'est cru unique. Au fil du temps, en, grandissant, il a pu à loisir observer la grande comédie humaine. Il en est resté baba ! Il découvre que presque – et le presque est juste mis par précaution pour les quelques exceptions – tous les hommes sont comme lui : double ou même triple quand ils ne sont pas multiples.

Souvent, c'est l'occasion qui fait le larron. Là où les masques tombent vraiment, c'est dans les affaires du cœur et même un peu plus bas, très bas même. Les plus masqués sont souvent ceux qui paraissent avoir la piété la plus sincère. On les reconnaît facilement : ce sont ceux qui jurent sur la tête de leurs enfants, ceux qui condamnent avec le plus de hargne les adultères, ceux qui

détournent la tête quand ils voient une pauvre fille de joie ; ce sont ceux-là qui sautent sur la première occasion avec le même empressement qu'ils ont mis à se diriger vers la mosquée pour s'acquitter de la prière du vendredi.

On ne connaît souvent des personnes qui nous entourent qu'une face. Le jour où on voit une autre, on est tellement surpris qu'on ne peut s'empêcher de lancer : « Je ne savais pas que tu étais comme ça ! » Le plus étonné n'est pas celui qui lance cette exclamation, mais celui à qui elle est adressée. Il ne comprend pas pourquoi on le juge mal alors qu'il a toujours été comme ça ! Quand l'homme change de masque, il ne change pas de regard. Il ne comprend pas alors pourquoi le regard des autres est changé. Il se dira : « Que les gens sont bizarres ! »

Même son propre père était double ! Peut-être même triple ou quadruple. Le jour où Maâmar a découvert un autre visage de son géniteur est, paradoxalement, l'un des plus beaux jours de sa vie ! Il le croyait totalement immergé dans le monde de la foi, indifférent à toutes les nourritures terrestres, hadj¹ à plusieurs reprises, et soudain il le surprend par un curieux hasard trotinant à côté d'une belle dame, la quarantaine encore appétissante.

¹ Personne ayant fait le pèlerinage à La Mecque

Il n'oubliera jamais cette rencontre, cadeau du hasard. Il arpentait à grands pas la rue Didouche Mourad en direction de la faculté. Il allait doubler un couple qui marchait devant lui en discutant avec animation quand l'homme s'est retourné à demi pour sourire à sa compagne. Son profil a coupé la respiration de Maâmar : c'était son père El-Hadj Amar ! Lui aussi appartenait au peuple des hommes masqués. Loin de lui en vouloir, il a manqué de peu de le féliciter. Il a rebroussé chemin sur-le-champ de peur d'être remarqué par son père.

À partir de ce moment, il a commencé à regarder ce père qu'il voyait à peine. Il a remarqué alors que son géniteur, en dépit de sa grande piété, adorait la chanteuse égyptienne Oum Kalthoum au point, lui le couche-tôt, de veiller quand l'un de ses concerts est programmé à la télé. Il le voyait songeur, la tête ailleurs et les yeux sur la cantatrice arabe. Ainsi, son père, si sévère et si religieux, a un cœur. Un cœur qui bat et qui aime une autre que sa mère. Une autre qui tire le diable par la queue. Fait curieux, il ne lui en a pas voulu de cocufier sa mère qu'il chérissait. L'idée ne lui a même pas effleuré l'esprit. Et puis sa pauvre maman appartenait à une autre génération, celle du tatouage et du foulard, celle qui n'élevait jamais la voix devant un homme alors que la dulcinée de son père représentait la femme moderne dans tout ce qu'elle a de piquant. Et d'excitant. Pour les hommes d'une autre génération.

À défaut de psy, la découverte d'une autre face de son père a permis à Maâmar de mieux supporter ses masques. Si ce père qui passe pour un saint homme a une autre vie qui n'est point celle d'un saint, pourquoi s'en voudrait-il lui qui n'a jamais cherché la sainteté, pour les masques qu'il arbore ? Mais enfin, fatigué de tant de masques, il s'est décidé, depuis qu'il s'est marié, à ne garder qu'une seule face, celle qu'il a toujours montrée à Maria.

Maria, elle, était d'une pièce. D'une seule pièce. Blanc ou noir, pas de gris entre les deux.

En amour, il n'y a ni le blanc, ni le gris, que du rose. C'est à travers le prisme de cette couleur qu'elle voit son mari. Et tous les couples. Elle voit l'amour partout même quand il n'y a que sa version hard : le désir. Pour elle, il n'y a pas de sexe sans amour. Mais de l'amour sans sexe oui !

Chapitre 2

À cause du logement, Maâmar et Maria ont dû vivre de rêve et d'espoir en freinant leurs ardeurs érotiques pendant plus de sept ans. L'expression « ardeur érotique » s'applique plutôt à Maâmar qui rongait son frein en piaffant d'impatience. M. Hbak voyait dans le gîte le plus sûr moyen de faire l'amour quand il veut, comme il veut et où il veut. Maria, elle, était loin de ces pensées qui l'auraient fait rougir jusqu'aux oreilles. Voyons, pour une fille de famille élevée à l'ancienne, ces choses-là ne se disent pas, même si elles se pensent. Mais qui peut rentrer dans les pensées de l'autre ? N'est pas le père Freud qui veut.

Ce qu'elle désirait de tout son cœur, c'était un logement, rien qu'un petit nid pour filer le parfait amour avec son mari. Un amour qui ressemblerait à un conte de fée avec plein de fleurs et d'oiseaux qui gazouillent.

Et un beau jour comme dans les contes de fées, grande nouvelle : Maâmar a enfin bénéficié de l'entreprise où il travaillait,

la SNB, d'une décision d'attribution d'un deux-pièces du côté d'Aïn Naâdja (Œil de Brebis) dans la banlieue d'Alger.

Il s'est alors violemment pincé pour voir s'il ne rêvait pas. Non, il ne rêvait pas : il est dans le réel et son logement est tout aussi réel.

Fidèle à son habitude, il courut, comme il le fait à chaque bonne nouvelle, à la glace des toilettes. Il se regarda, se trouva charmant avec sa petite moustache relevée en pointe aux extrémités et ses yeux toujours rieurs.

À ce visage qui est le sien, il fit tant de grimaces qu'il eut mal aux joues. Il se trouva alors moins beau et moins intelligent. C'était ce qu'il visait. Ainsi, il pourra duper le sort. Cette manie que certains considéreraient comme pure folie ou sottise relevant d'un esprit taré, sert, en fait, à Maâmar à garder les pieds sur terre. En faisant le clown devant la glace, il se rit de la vie, cette traîtresse qui ne donne que pour mieux retirer. Cette thérapie qui lui permet de relativiser ce qui lui arrive de bon ou de mauvais, il l'a héritée de son grand-père qui baragouinait des mots inintelligibles quand il était heureux : « agabagagabagabaga ». Quand Maâmar a voulu percer le mystère de ce langage incompréhensible aux humains, l'aïeul lui a répondu avec un clin d'œil averti : « Il faut faire le fou à chaque bonne nouvelle pour chasser le mauvais sort qui rôde autour de chaque manifestation de joie. S'il voit que quelque part

tu es zinzin, il se dira que ça ne vaut vraiment pas la peine de s'abattre sur un fou. Pure perte de temps pour lui. Il ira chercher ailleurs. » Cette réponse a eu l'effet de la foudre sur le mental du jeune Maâmar qui s'est mis à son tour à détourner, à sa façon, l'attention du mauvais sort comme un paratonnerre détournerait la foudre.

Après avoir fait toutes les pitreries devant la glace, Maâmar s'est concentré sur le nom dont il a aimé la symbolique : « Œil de Brebis » « c'est mieux que l'œil du loup ou de la vache ! La brebis est un animal pacifique dont la chair est délicieuse et l'œil succulent sur la langue ! » Ayant vu dans le nom un bon présage, il s'est mis à sauter de joie en hurlant « Aïn Naâdja, je te boufferai ! » Il adorait vraiment les yeux des bovins au point de céder ses autres parts de la viande du mouton que sa famille égorge le jour de l'Aïd El-Adha pour les deux yeux de l'animal sacrifié.

Il a tellement sauté qu'il a eu droit à cette remarque d'un collègue sans doute jaloux de son agilité, de ses bonds répétés et plus sûrement du logement : « Tu sais, Maâmar, Aïn Naâdja, franchement, ce n'est pas un nom qui inspire le bonheur ! Je crois même qu'il sent le mauvais œil. À ta place, je refuserais ce logement ! Je ne voudrais pas t'effrayer, mais on dit que tout le site a été construit sur un cimetière ancien... Tu comprends, frère ? »

Vrai rabat-joie, il ajouta d'une voix lugubre : « A ce qu'on dit, les forces du mal sont permanentes ! Et aucun taleb² n'y pourra rien ! Fais attention à toi ! » Il approcha son visage de Maâmar jusqu'à ce que celui-ci s'éloigne plus indisposé par ce qu'il a entendu que par l'odeur putride de quelques dents gâtées. Content de lui, le collègue s'en alla tout guilleret. L'air devint plus respirable. Mais Maâmar ne respirait plus. Il était au bord de l'apoplexie.

Lui qui a toujours cru au mauvais œil, aux mauvais esprits, aux forces du mal, aux djinns, aux fantômes et à tout ce qui relève du paranormal, le voilà servi. Tellement bien servi qu'il a senti une douleur dans la poitrine. C'était trop beau pour qu'il n'y ait pas un « si » ou un malheur embusqué quelque part.

Ces phrases d'un collègue aigri et jaloux, un autre les aurait accueillies d'un haussement d'épaule ou d'un rire moqueur. Lui pas : elles allaient dans le sens de ses propres croyances. Il croyait trop au paranormal pour ne pas se donner quelques frissons de frayeurs.

Le lendemain, quand son directeur lui a tendu la décision d'attribution du logement, Maâmar l'a prise en grimaçant au point que le responsable lui a fait remarquer d'un air pincé : « Qu'est-ce que tu as Maâmar ? On dirait que ça ne te fait pas plaisir d'avoir ce

² Mélange de thaumaturge, de guérisseur et d'exorciste

logement à cause duquel tu me harcèles depuis plus de dix ans ! Pourtant hier, si je ne m'abuse, quand je t'ai annoncé la nouvelle, tu étais au comble de la joie, aujourd'hui tu grimaces de souffrance comme si je te donnais un cadeau empoisonné. Il faut savoir ce que tu veux, ya Si Mohamed ! » Au seul ton de son directeur dont le « Si Mohamed » lancé à l'interlocuteur annonçait toujours la tempête, Maâmar fit marche arrière à une vitesse vertigineuse. Il comprit qu'il était capable de lui enlever son deux-pièces pour l'offrir à une de ses nombreuses maîtresses qui pullulaient dans la boîte. Déjà, le directeur regardait du côté de sa provocante assistante en se caressant la moustache d'un air coquin.

Flairant la bonne affaire, l'assistante gonflait sa poitrine au point de faire sauter le bouton au niveau de l'encolure de son chemisier outrageusement cintré. Le spectacle d'une belle naissance de poitrine aux formes prometteuses s'offrit aux yeux du directeur et de Maâmar qui a senti que s'il ne réagissait pas vite, c'est l'assistante qui bénéficierait de son logement. Il entendit le directeur haleter comme s'il était en manque d'air. Il n'eut pas besoin d'un dessin pour deviner que dans quelques instants, il serait de trop dans ce bureau. Il fallait faire vite pour ne pas hypothéquer ses chances. Alors, il arracha prestement la décision des mains du responsable. À peine celui-ci a-t-il tourné la tête vers lui, que M. Hbak pour lui prouver qu'il était fou de bonheur s'est

mis à sauter de joie avec une telle souplesse que l'assistante n'a pu s'empêcher de murmurer perfidement en faisant valser ses gros nichons : « Quel formidable sauteur ! Sa place est sur les stades et non dans les bureaux ! » Le directeur, lui, était proprement ahuri. Maâmar n'est redescendu sur terre que pour lui plaquer deux grosses bises sur les joues. Cette manifestation extatique a rassuré le responsable et, aussi étonnant que cela puisse paraître, Maâmar lui-même qui, par l'effet de la méthode Coué, s'est trouvé pris à son propre jeu du bonheur. Il était, donc, heureux parce qu'il ne devait pas montrer qu'il était malheureux.

Oubliant ses appréhensions, il ne faisait plus que bondir de joie devant tous ses proches et amis. L'image même du bonheur.

D'ailleurs, ses parents et ses beaux-parents étaient si heureux de cette attribution qu'ils ont poussé des youyous si stridents qu'ils ont été entendus, semble-t-il, même par des sourds. C'est dire.

Donc tout le monde était heureux de ce logement tant attendu. Même la fiancée, Maria, n'a vu que du feu. Tout à son bonheur, elle n'a appréhendé nul mauvais présage dans le nom d'Aïn Naâdja. C'est le nom de Hbak qu'elle porte aujourd'hui avec fierté qui lui cause quelques soucis. Enfin pas le nom, mais son mari qui lui a demandé, soupçonneux, après l'établissement de l'acte de mariage : « Dis, chérie, te voilà Madame Hbak ! Tu ne trouves pas que ton nouveau nom est moins, comment dire, moins

beau que Guiri, ton patronyme de jeune fille ? » Elle sourit, un sourire de tendresse, sachant que son mari n'a jamais aimé ce nom de Hbak qui signifie basilic en français. Ce sourire d'affection a été pris par son époux pour un sourire de compassion mâtiné d'ironie. Il en fut blessé. Mais il le cacha pour mieux la ferrer. Il prit un ton câlin : « Allez, dis la vérité, tu n'aimes pas ton nouveau nom ? Moi-même, il m'horripile. Allez, avoue, hein, dis, tu ne l'aimes pas ? Allez mon chou, tu peux dire ce que tu penses... » Il l'encourageait en murmurant : « Hbak, quel nom de taré ! Quel nom ridicule ! » La phrase était racoleuse et le regard implorant. Même s'il était trop insistant, Maria n'a pas vu le piège qu'il lui tendait. Pour rassurer son mari elle répondit, comme à son habitude, avec franchise : « J'aime tout en toi ! Je trouve que Hbak est un beau nom qui signifie quelque chose de noble. Il vaut mieux être Hbak que Bghal, (mulet) Guerba (outre) ou Batata (pomme de terre). » Il convint qu'elle n'avait pas tort et qu'à tout prendre, il valait mieux être un Hbak qu'un Bghal, Guerba ou Batata. Comme il avait toujours la mine boudeuse, son épouse sortit l'argument massue : « Dis, tu peux bien me dire ce que signifie Guiri ? Mon père lui-même ne le sait pas. Son frère, mon oncle Selim, frimeur comme pas un, pense qu'il est d'origine italienne à cause de sa consonance. Le fait est qu'on n'est sûr de rien... C'est moi qu'il faudrait plaindre si je n'avais pas changé de nom ! » Maâmar abdiqua

devant cette logique mathématique. Son bonheur aurait été total si Maria pouvait aussi le rassurer sur son prénom comme elle l'a fait pour son nom. Mais là, c'est sans espoir. Il se rappelle qu'au premier temps de leur amour elle lui avait bien dit que Maâmar (plein) était un prénom rassurant et qu'il avait une belle sonorité. Il l'avait remercié pour sa gentillesse. Ce qu'il a pensé hier, il le pense toujours : il a un prénom de plouc ! Ah, ce qu'il donnerait pour s'appeler Mehdi, Fouad, Mounir ou tout simplement Walid, Djamel ou Nabil. Ça lui aurait évité les fous rires de ses petits camarades de classe qui scandaient : « Maâmar Hbak ! Maâmar Hbak ! (plein de basilic) Donne-nous-en un peu ! Hou ! Hou ! Hou ! » Moqué, houspillé pendant son enfance, sans doute faut-il chercher ici une des racines de sa susceptibilité malade.

En pénétrant pour la première fois dans l'appartement, Maria ne fut nullement dérangée par le manque de meuble. Tout à sa joie, le grand lit et l'armoire dans la chambre à coucher lui paraissaient dignes d'un couple royal. Encore un peu et elle se serait écriée : « Mais c'est trop beau ! » Elle ne fit rien. Elle passa dans le salon sommairement meublé. Sommairement n'est peut-être pas le terme : il n'y avait en tout et pour tout qu'un matelas

disposé en canapé arabe, une petite meïda³ et une télé made in Algérie dont le design rappelait les années de sa création. Elle en fut contente. Maria est le genre de femme patiente qui ne cherche pas midi à quatorze heures. Son dicton préféré résume sa vision de la vie en couple : « Petit à petit, l'oiseau fait son nid. » Elle le répéta à son mari qui l'a entendu des milliers de fois. Il lui répondit, selon le même rituel qui l'a fait rire de plaisir à chaque fois : « C'est moi l'oiseau et toi le nid ! » « Quel coquin ! », pouffa-t-elle.

En sortant du salon, elle se prit les pieds dans son ample robe de mariée et chuta brutalement sur le sol. Maâmar se précipita pour la relever. Miracle, à part quelques bleus, son épouse n'avait rien. Elle prit le parti d'en rire : « Plus de peur que de mal. » Il prit le parti de se taire. L'idée que c'est le mauvais œil qui s'est manifesté commençait à trotter dans sa tête.

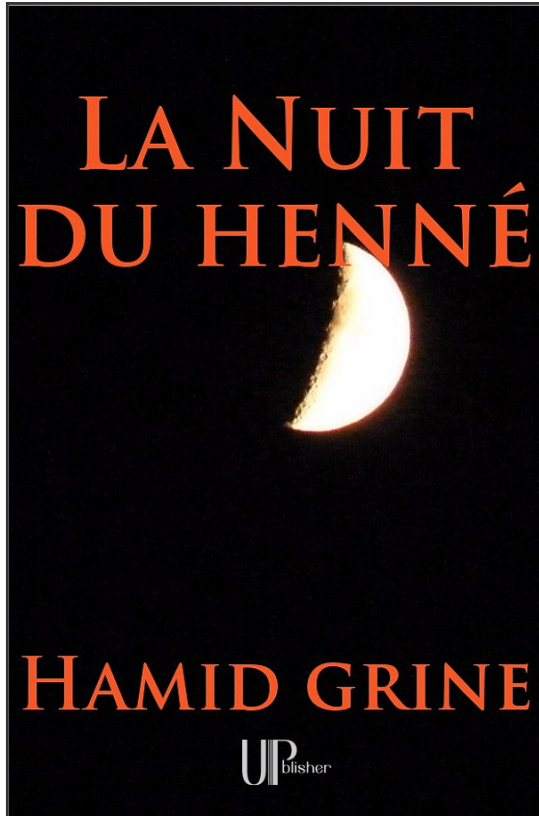
Bon ou mauvais présage ? Leur vie commune commence par une chute, s'en relèveront-ils ? Le voyage de noces ne sera pas de tout repos.

Pour en savoir plus, revenez sur la fiche de l'œuvre, cliquez sur Télécharger cet ebook et laissez-vous guider.

³ Petite table circulaire et basse

Table des matières

Chapitre 1	3
Chapitre 2	11



N° ISBN: 978-2-7599-0129-6

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com